

# ATOMIK BAZAR

JOURNAL MANIFESTE AUTOUR DE FRANÇOIS BURLAND, ARTISTE INDISCIPLINÉ

édité à l'occasion de l'exposition dans les galeries de Forum Meyrin ★ production Service de la culture de la Ville de Meyrin

## Edito

Dans la longue nuit du désert, souffle rude et froid, claquement des étoffes sombres des veilleurs touaregs, mastication appliquée des dromadaires somnolant, la ligne d'horizon se perd dans le bleu cobalt du soir. Et c'est la peur. Comme jamais.

Le Sahara. Burlandissimus Rex pressent qu'il va perdre le Sahara. Sa respiration, sa cour d'école aux infinies dunes de sable, son mont des oliviers sans olives.

A l'aube du Printemps arabe, en automne 2010, son intuition lui sussure la fin d'un monde. La fin d'un cycle, la fin d'une façon de faire. L'apaisement n'est plus dans l'isolement circonscrit, dans la douce bascule bisannuelle de l'atelier du Mont-Pèlerin (VD) et de Djanet (Algérie).

Etre libre ne signifie plus se mettre à l'écart.

Burlandissimus Rex entre dans le monde, les bras de chemise remontés à l'insu de son plein gré.

Mais d'abord terminer l'ouvrage. Il commence par récolter les broderies de poyas qu'il a confiées à ces femmes du désert algérien.

Il emporte sa propre image-rejouée par une technique de broderie millénaire. Colonialisme inversé? On s'en fout.

La rose des vents tourne.

Le travail collectif s'impose à Burlandissimus Rex.

Des gravures maousses creusées et tirées par des collégiens, des jeunes en rupture, des immigrés.

Un immense sous-marin dont prennent soin des dizaines de moussaillons de terre, débarquant de réalités aux antipodes de la soi-disant lisse Helvétie. *Atomik Submarine* est né. On en parle dans ce journal.

S'ajoutent un tank, un zeppelin, des fusées, un sputnik, une bombe.

*Atomik Magik Circus* est porté sur les fonds baptismaux en 2014, depuis il vit de sa belle vie sans cesse se métamorphosant. On en parle dans ce journal.

Des slogans à hue et à dia, interférences de sens aimantées par le dessin et réciproquement, pure tradition dézinguée par l'artiste qui n'a pas froid au burin. On en parle dans ce journal.

Un sommaire, c'est ça que vous voulez...? Laissez-vous faire, embarquez. C'est un voyage.

Florence Grivel

Historienne de l'art et rédactrice en chef d'Atomik Bazar, le journal



JE SUIS UN  
TOURISTE  
DU TERROIR  
CO(S)MIQUE

IL N'EST JAMAIS  
TROP TARD POUR  
VIVRE UNE  
ENFANCE HEUREUSE

# François Burland: Atomik Bazar

« En art la révolte s'achève et se perpétue dans la vraie création, non dans la critique ou le commentaire (...). Les deux questions que pose désormais notre temps à une société dans l'impasse : la création est-elle possible, la révolution est-elle possible, n'en font qu'une. » (Albert Camus)

L'univers de François Burland est à l'image d'un grand bazar. On y trouve toutes sortes d'œuvres : papiers recyclés, collés, peints ou gravés, broderies qui s'affichent comme des dessins colorés, sculptures ou jouets bricolés aux échelles brouillées. Le tout s'affranchissant des contraintes esthétiques pour permettre le jeu libre des formes et la magie du désordre.

Ces authentiques créations ont de quoi surprendre. Elles mêlent des représentations vernaculaires à des images plus universelles qui s'associent au verbe, selon une propre logique. Ces œuvres possèdent donc un mot d'ordre : le slogan ou mieux une parole qui attrape.

À l'origine, dans l'ancienne Ecosse, le slogan signifiait le cri de guerre d'un clan. Aujourd'hui il est devenu une forme privilégiée de la communication de masse tant publicitaire que politique ou culturelle et fait partie intégrante de notre environnement. Chez François Burland, le slogan est tout cela à la fois, un alliage qui réunit le proverbe, la devise, la sentence et le cri de la foule. Il accroche, il rallie, il dicte. Il est certes un acte verbal mais sa lecture reste inséparable de sa forme plastique.

Aussi pour comprendre l'esprit libertaire de cet artiste et sa capacité à être dans une attitude active et non soumise, il faut envisager la lecture de son œuvre sous le signe de la résistance.

« Créer c'est résister » pense Gilles Deleuze, qui établit « une affinité fondamentale entre l'œuvre d'art et l'acte de résistance ». Il précise : « résiste à la mort soit sous la forme d'une œuvre d'art, soit sous la forme d'une lutte des hommes ». François Burland l'artiste est-il un rescapé ? Son histoire, ses années en marge de la société, sa rencontre avec le Sahara et son itinéraire artistique le font tout simplement naître. « J'ai commencé à faire de la peinture pour échapper à la vie. Au bout du compte c'est elle qui



m'a ramené à la vie...» Il peut prétendre à l'art.

Et sa pratique commence par un grand amusement. En témoigne le choix des matériaux : il utilise des sacs kraft de farine animale ou de traditionnels cabas en papier, il collecte des centaines de boîtes de conserve ou autres résidus de notre monde consumériste. En travaillant de façon constante avec ces matériaux pauvres, usagés et sans valeur (qui ont d'ailleurs une connotation encore plus forte aujourd'hui puisque ce sont ceux des exclus), il développe déjà un imaginaire de la résistance. Comme les *nouveaux réalistes*, il conteste la tradition du support de l'œuvre et opte pour des matériaux issus de son environnement immédiat.

Le ton de la révolte s'amorce dès 1993-1995 dans la série *Les*

*Baleines du Ténére* qui évoque la lutte fratricide des peuples du Sahara. Les paroles ici lancées, contestataires dans la forme, sont empruntées aux codes occidentaux d'une société de consommation et prônent sans différenciation la Toyota, l'appareil Kodak et la Kalachnikov. Burland dénonce ici l'absurdité du monde, le décalage d'un imaginaire rêvé avec les stéréotypes exotiques.

Son engagement auprès des peuples d'Afrique restera inflexible puisque, vingt ans plus tard, il développera un projet participatif avec des femmes algériennes. A leur tour, elles s'empareront des slogans et images de François Burland qu'elles broderont sur de longs tissus blancs.

François Burland ne s'arrête pas là... Son besoin irrésistible de slogans et de communication

va avec véhémence envahir ses poyas, représentations traditionnelles de l'art populaire suisse. Le désordre, le renversement des valeurs et la mise en scène sarcastique de situations quotidiennes et spécifiquement helvètes amènent les armaillis, ces héros des alpages, à la révolution permanente. Les tanks, les zeppelins et les soucoupes volantes « Google map » s'invitent au cortège pour railler le capitalisme sauvage et la débâcle des banques.

La lutte se propage et se radicalise. Dans sa série *Du Pain pour les usines*, la formule se réduit à un seul mot d'ordre pour une seule image. Celle-ci se présente comme un ouvrage brodé ou dessiné au stylo bille, se libérant à la fois des conventions de l'art et du cliché publicitaire. La méthode de l'artiste est ici des

plus efficaces et crée une situation nouvelle du slogan-titre.

François Burland prolonge encore son geste et sa formulation. Dans ses œuvres récentes, il joue avec des formes familières et urbaines évoquant l'affiche, le pamphlet placardé comme le dazibao de la Chine populaire<sup>1</sup>. La citation se fait plus politique et ouvre plus immédiatement au dialogue. Elle permet ainsi d'activer des liens avec le public. Dans cette iconographie, où « le fond de l'air est rouge », les protagonistes de la guerre froide semblent bien décidés à refaire une révolution sur le principe du jeu et de la dérision. Burland prépare le soulèvement sur fond d'images héroïques en interpellant Mao, Lénine et les autres... Il faut rappeler que l'artiste, né en 1958, a grandi au milieu des aventures de *Tintin au pays des Soviets*, au temps où les héros de la révolution russe et ceux du Nouveau Monde se disputaient la conquête du ciel et de la terre.

Du prêt-à-penser à la pensée, les slogans exorcisent non seulement la grande histoire mais questionnent aussi les enjeux de notre société contemporaine. Quand l'artiste harangue « Regarde bien ta Rolex, il est l'heure de la révolte » ou « Je dépense donc je suis », François Burland invente des manières d'agir et de créer. Sous forme de jeu et d'interpellation, il espère redonner de l'envoûtement au quotidien et restaurer ainsi les conditions de notre liberté.

Véronique Philippe-Gache

Co-commissaire  
de l'exposition Atomik Bazar

<sup>1</sup> Le dazibao est, en Chine, un grand journal mural écrit à la main, soit par les propagandistes du pouvoir, soit par des contestataires.

**Atomik Bazar**  
Manifeste indiscipliné  
de François Burland  
du 5 février au 31 mars 2015  
Galerie de Forum Meyrin  
Place des Cinq-Continents 1  
1217 Meyrin  
[www.meyrinculture.ch](http://www.meyrinculture.ch)

et aussi :  
**François Burland**  
Propaganda  
du 28 février au 28 mars 2015  
Galerie LIGNETreize  
Rue Ancienne 29  
1227 Carouge  
[www.galerielignetreize.ch](http://www.galerielignetreize.ch)

# GAOogle



ON NE PARLE  
PAS CUISINE  
AVEC UN  
CANNIBALE



LAISSONS LA PEUR DU  
ROUGE  
AUX BETES A CORNES



PROPAGANDA



# Le pouvoir et l'oblique

Images extraites de  
*Du Pain pour les usines*,  
éd. Hélice Hélas, 2014

**Le projet *Du Pain pour les usines* étonne le regardeur. Premièrement, bien qu'actuelles, les affiches de François Burland font une large place à une imagerie communiste (notamment russe et chinoise) datant de la guerre froide : femmes et hommes du peuple saisis dans d'impressionnantes contre-plongées (« Demain TF1... ») ou spécimens du panthéon révolutionnaire : Marx, Lénine, Gagarine et Mao Tsé-toung, notamment. Deuxième surprise, sont associés à ces imprimés des slogans volontiers impertinents, grivois et vernaculaires.**

Notre premier constat doit être relativisé et pas uniquement parce qu'il redouble les motifs des jouets de la série *Space Cowboy*. Tout artiste, peu ou prou, travaille de manière privilégiée sur le matériau de son enfance et souvent, depuis Lascaux et Chauvet, à la reproduction de ce qui le dépasse, de ce qui lui paraît doué d'un pouvoir surnaturel. Or, Burland naît en pleine guerre froide, trois ans avant la construction du Mur de Berlin, à un moment où les tensions sont si fortes que la perspective d'un troisième conflit mondial hante les esprits. Les images qui proviennent alors de l'Est et de l'Orient frappent l'imagination : parades réglées au cordeau ; vertigineuse façade du Kremlin ponctuée d'une brochette de dirigeants minéralisés ; bannières géantes de héros « gulliverisés » ; place Tian'anmen aux dimensions prodigieuses ; etc. Ainsi, des décennies plus tard, la rémanence de ces impressions chez l'artiste révèle – outre la prégnance des réminiscences enfantines – l'efficacité de cette propagande. Cependant – et là intervient notre seconde surprise –, cette puissance est captée et détournée.

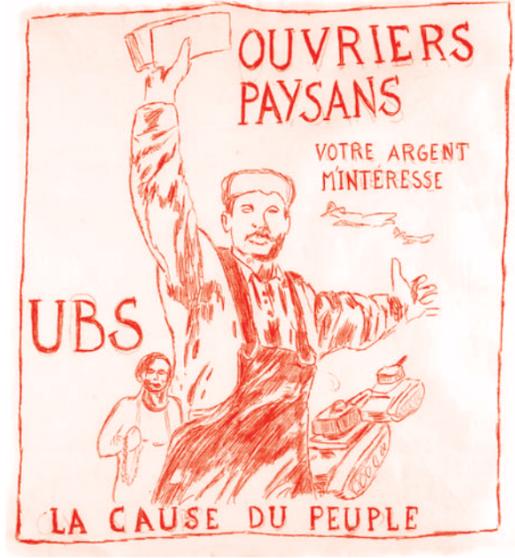
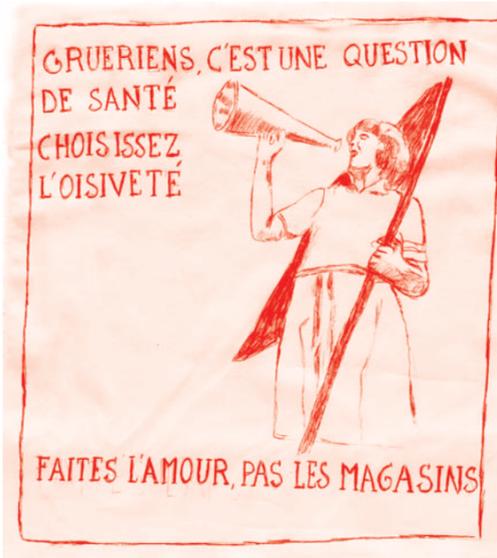
Les analystes de la culture s'opposent traditionnellement sur l'évaluation des aptitudes critiques du peuple. Développant – dans *La Dialectique de la raison* de 1947 – leur charge contre les « industries culturelles », comparant la propagande et la diffusion de la culture de masse, les penseurs allemands Adorno et Horkheimer annoncent la déchéance du citoyen (pas encore émancipé) en consommateur alléchant. C'est contre ce pessimisme que réagit, dix ans plus tard, *La Culture du pauvre* de Richard Hoggart. Suivant le littérateur britannique, les couches populaires ne s'en laissent pas conter : c'est la fameuse thèse du « regard oblique »<sup>1</sup> porté par les classes laborieuses sur la télévision et les magazines.

Force est d'observer la présence de cette même ressource dans les affiches produites par Burland : l'imaginaire de l'artiste reprend la main et contrarie les rouages de l'endoctrinement politique ou commercial ; réagissant à des messages standards, il localise parfois expressément son propos, le situant le plus souvent en Gruyère (par exemple dans « Gruériens, c'est une question de santé, etc. ») – créant de la sorte un effet comique<sup>2</sup>. Effet accru par la nature de ses slogans – qu'ils soient émancipateurs (« Rebranche ton cerveau » ; « Armaillis, ne travaillez jamais ») ou de second degré (« Consomme pour devenir un surhomme » ; « Vous croyez que c'est facile de diriger le monde ? »).

Comme souvent chez François Burland, ces œuvres mêlent plasticité et langage. La forme est stylisée : le trait tantôt précis, tantôt lâche ; les figures se détachant sur un fond neutre ajoutant à l'impression de personnages déconnectés du réel<sup>3</sup>, auréolés du prestige de ceux qui viennent d'un Ailleurs fantasmagorique. Quant aux mots souvent reproduits dans un lettrage manuscrit, l'artiste les manie avec esprit éprouvant des techniques variées : allitération (« Préavis de guerre. Grève ou crève ») ; contraction (« Faites l'amour, pas les magasins ») ; etc.

Le contenu des affiches joue sur des registres distincts. Pour « Demain TF1 sur toutes les chaînes » – affiche montrant un vigoureux prolétaire ponctué d'une casquette à étoile et le petit livre rouge au cœur – la pointe gît dans l'intrication de deux lavages de cerveaux : l'un ordinairement associé à un régime autoritaire, l'autre à une société libérale.

L'affiche « Vous croyez que c'est facile de diriger le monde ? Burland président » – illustrée par un homme engoncé dans un uniforme austère, la main droite sur un volant, l'index de la gauche soulignant le slogan – amuse non seulement par la mégalomanie feinte de l'auteur, mais plus encore par la conduite du globe



rapportée à celle d'un simple véhicule à moteur, le tout en appuyant sur l'ingratitude d'un exercice somme toute commun. Le pouvoir est subterfuge !

« Consomme pour devenir un surhomme » associe, elle, légitimement la figure du cosmonaute Gagarine à l'idée de surhumanité, mais pousse le vice en rapprochant son éclatant sourire de l'imagerie des plus ordinaires réclames consuméristes (l'Union soviétique ayant sacrifié la production de biens quotidiens à la conquête de l'espace, on mesure la profondeur ironique de ce détournement).

« Gruériens, c'est une question de santé : choisissez l'oisiveté. Faites l'amour, pas les magasins » sort du porte-voix d'une jeune femme serrant contre ses hanches la hampe d'un drapeau rouge. La drôlerie vient, là, de l'écart entre l'éloge de l'oisiveté et de l'amour, d'un côté, et, de l'autre, la réputation pudibonde et stakhanoviste de la Russie communiste. On pourra disputer ce point en rappelant l'attachement de Marx à la réduction du temps de travail et celle de son gendre, Lafargue, au droit à la paresse, mais l'important est ailleurs, dans l'irradiation sulfureuse que génèrent l'orifice du porte-voix et le solide baton empoigné par la jeune femme. La pose un peu

raide du personnage refroidit toutefois l'atmosphère et rappelle au spectateur gruérien qu'il est avant tout question de son impérative « santé ».

L'une des plus énigmatiques propositions de Burland tient probablement dans son « Plus de police et moins d'artistes ». Non pas tant à cause de l'idée sous-jacente – laquelle résonne avec « L'éducation coûte cher. Essayez l'ignorance » –, mais par l'image qui l'illustre : un personnage féminin dont le cadrage coupe hardiment tête et pieds, laissant apparaître une robe aux plissements qu'un papillon délicatement corsette ainsi qu'une scie électrique ! Faut-il comprendre que l'extension des forces de l'ordre et la réduction du nombre d'artistes annoncent un massacre délicat ? Faut-il interpréter cette délimitation originale du champ (accusée par la présence de deux cadres) comme l'effet même de cette réorientation : plus guère d'assise (les pieds) ni d'intelligence (la tête) ? Ce mystère insoluble maintient longtemps le regardeur en tension.

Il nous faut dire un mot, enfin, du contexte réservé à ces placards. En les affichant dans des espaces muséaux et des galeries, Burland inverse une tendance contemporaine : celle de l'appel de la rue – espace jouissant d'une mythologie telle qu'il décore chaque artiste abandonnant les lieux consacrés d'une certification démocratique. A contre-courant donc, notre artiste impose, dans des contextes privatifs ou physiquement réduits, la grandiloquence de ses interventions – impulsant non seulement ainsi un nouveau choc des codes établis mais nous invitant, en sus, à réagir à cette esthétique du consente-

ment collectif en puisant dans le giron de notre subjectivité.

Cette dernière remarque – tout comme les déclarations de François Burland se défendant d'être porteur d'un quelconque message – nous conduit à risquer une hypothèse : le sens de cette production ne se niche-t-il pas dans l'éveil du Sujet en l'Homme ? Sujet à la fois porté par un contexte large (la grande Histoire – ici, la guerre froide) et précisément situé (la Gruyère et la Suisse contemporaine) ; sujet estampé par le Temps mais qui imprime en retour sa marque par la déviation – dans un grand rire – des forces qui l'étreignent. Sujet, enfin, qui sait qu'on ne s'affranchit jamais seul et qui, de ce fait, intègre autrui à sa production (par des actions de réinsertion<sup>4</sup>) et s'exprime dans une symbolique de l'appel. L'obliquité libertaire de François Burland oppose un reflet artisanal et un rebond narquois aux représentations captieuses que fabriquent les puissants. De sa geste naît le Sujet.

**Mathieu Menghini**  
Historien et praticien  
de l'action culturelle

<sup>1</sup> Ou celle de l'attention flottante » selon les traductions.

<sup>2</sup> La consultation de l'ouvrage *Space Cowboy* (collection art&fiction, Niggli, 2009) et notamment des photographies de Murielle Michetti réalisées dans la paisible campagne fribourgeoise fait naître en nous un sentiment voisin.

<sup>3</sup> Sauf naturellement dans le cas où François Burland s'intéresse à la science-fiction (« La Gruyère, le contraire d'être seul au monde ») et se doit, alors, d'appuyer la distinction entre environnement naturel et apparition surnaturelle.

<sup>4</sup> Des reproductions de *l'Atomik Magik Circus* (ouvrage édité, en 2014, à l'occasion de la réception du prix FEMS 2013) révèlent le procès émouvant, partagé et artisanal du tirage des dites affiches.



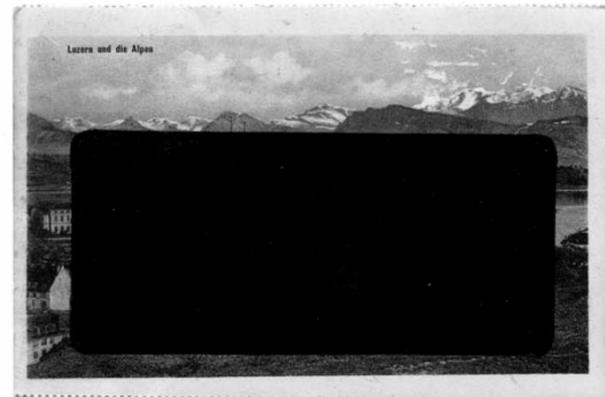
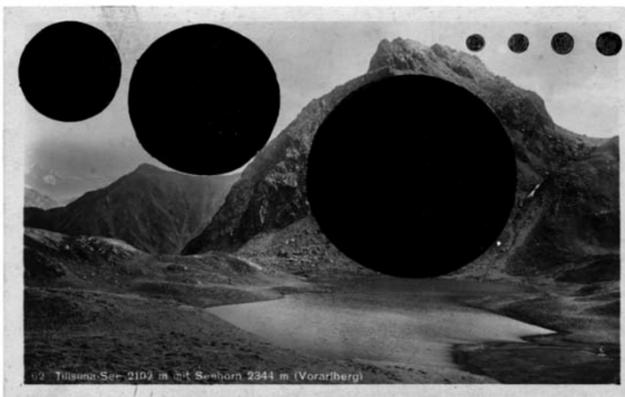
L'ÉDUCATION  
COÛTE CHER  
ESSAYEZ  
L'IGNORANCE

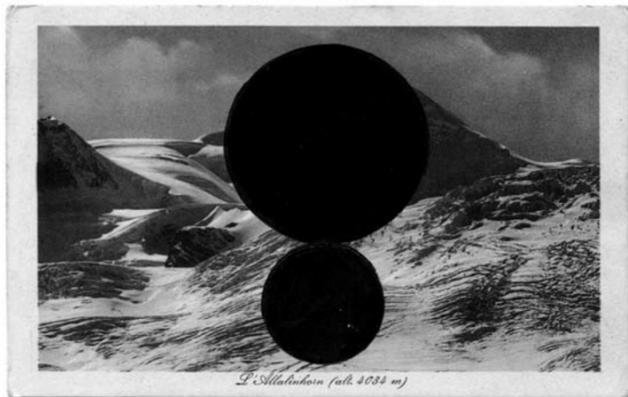
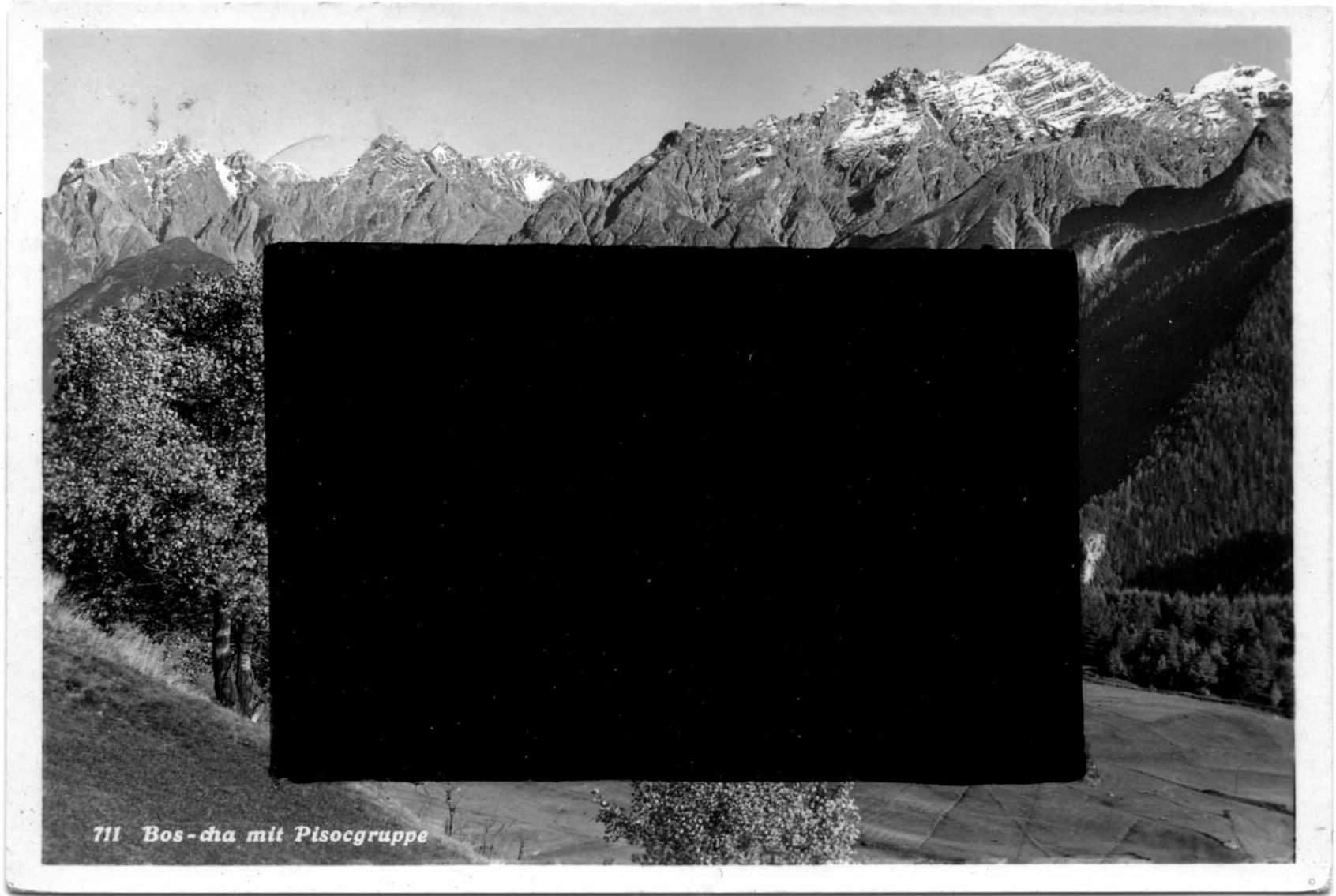
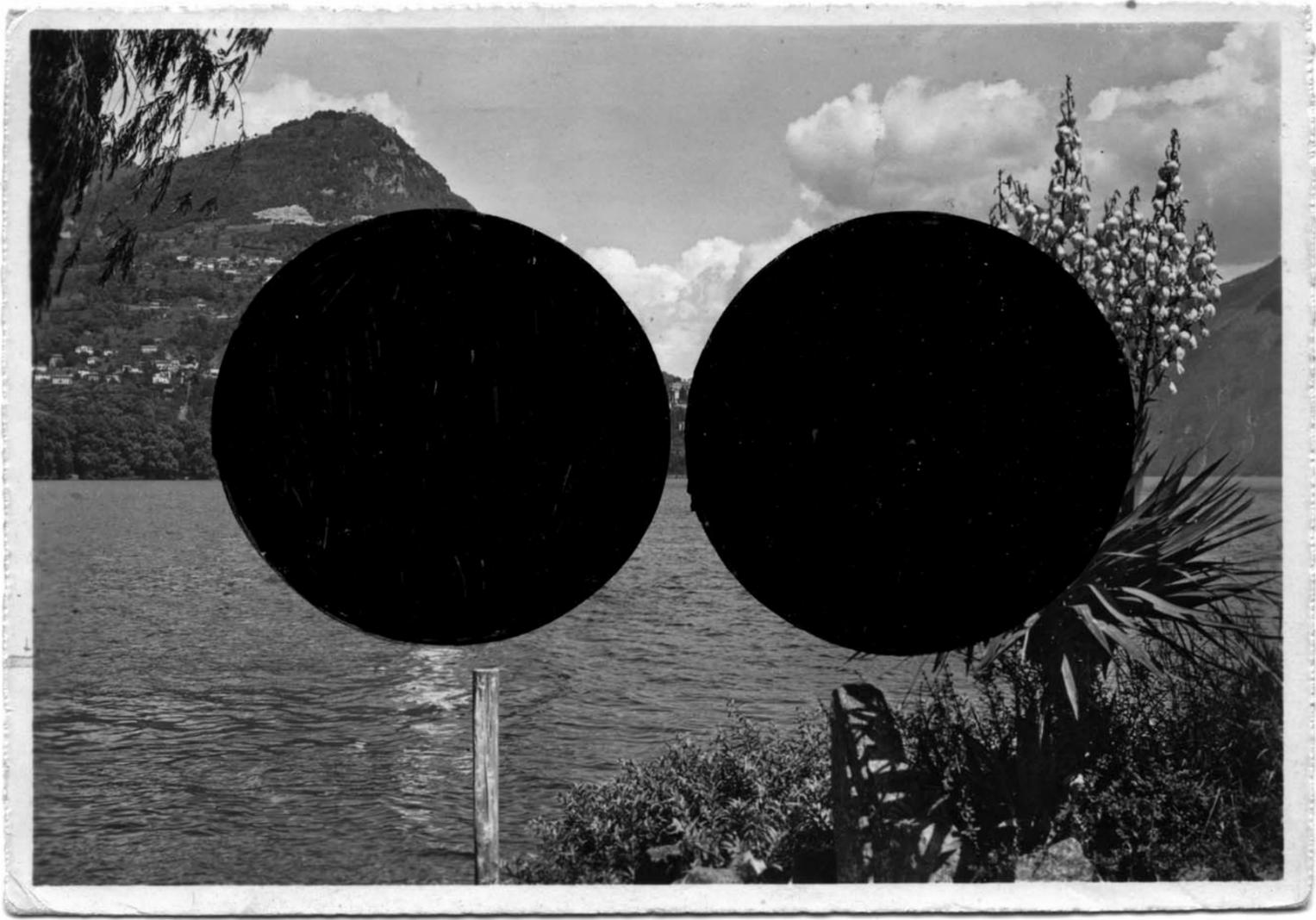


# Territoires occupés

François Burland

6





# Partis seuls d'Afrique en Suisse à 13 ans

**MNA: trois lettres pour signifier « mineurs non accompagnés ». Ces requérants ont traversé seuls plusieurs pays, dans des conditions difficiles, avant d'aboutir en Suisse. Rencontre avec Mamadu et Alaï, petits protégés de l'artiste François Burland, qui travaille avec eux.**

Casquette estampillée « New York » et bras dans le plâtre – « un nerf a lâché à cause d'un bras de fer à l'école » –, Mamadu doit se contenter d'observer ses amis construire une bombe atomique géante en fibre de verre. L'artiste, François Burland, est là, deux de ses comparses aussi. Et Alaï, venu avec un ami. Tous s'activent à l'Entrepôt, dans le quartier lausannois du Flon, à assembler d'immenses coques translucides, au milieu d'un hall qui résonne. Comme Alaï, Mamadu est un « MNA ». Ce qui, dans le jargon de l'asile, signifie « mineur non accompagné ». Il est arrivé seul en Suisse, clandestinement, après des mois d'errance. Et y a déposé une demande d'asile.

Mamadu est un des petits protégés de François Burland. Cet artiste amateur de poyas et fasciné par la culture soviétique, qui construit fusées, spoutnik, bombes et autres soucoupes volantes, l'a pris sous son aile. « C'est un petit gars formidable, tellement attachant. Il a traversé la moitié de l'Afrique et de l'Europe, dans des conditions inimaginables », nous avait-il dit quelques jours plus tôt, très volubile. L'homme a à son actif plus de quatre-vingts voyages dans le Sahara ; s'il n'y va plus depuis quelques années, c'est à cause des risques sécuritaires liés à Al-Qaïda. Mais quand il emmenait des gens du côté de l'oasis de Djanet, principale ville du Sahara algérien, il avait toujours les drames de la migration à l'esprit : « Je disais aux touristes que de l'autre côté des dunes mouraient peut-être des migrants qui fuyaient leur pays. On trouve beaucoup de choses dans le désert : des bouteilles en plastique, des bidons, mais aussi des chaussures d'enfants... »

Un jour, en 1998, il assiste au tabassage d'un clandestin à un poste de contrôle sur la piste entre In Amenas et Illizi, alors qu'il présentait les autorisations de circuler du groupe qu'il accompagnait. « Je n'ai rien fait pour ce pauvre type, et n'en suis pas fier du tout. Cette image continue de me hanter », commente-t-il.

Longue tresse grise effilée dans le dos, l'artiste a le contact facile. Et s'il aime notamment travailler avec des marginaux, c'est parce qu'il en a lui-même été un. Squatter, SDF, sans le sou. « J'ai vécu quelques années d'errance et de dérive. J'avais des amis « braquos » ou toxicos. Plusieurs sont morts d'overdose », résume celui qui a remporté, en 2013, le Prix de la Fondation Edouard et Maurice Sandoz, doté de 100 000 francs, pour son projet *Atomik Magik Circus*. C'est à ce projet, qui sera exposé cet automne [2014] à Vevey, que travaillent les deux MNA.

Nous voilà donc avec Mamadu, pendant qu'Alaï s'active dans une grande sphère. Il est plutôt réservé. Mais il accepte, un peu à l'écart des autres, de raconter son parcours. Avec ses mots à lui. Il a 17 ans et vit à Lausanne, dans le foyer pour MNA de l'Etablissement vaudois pour l'accueil des migrants (EVAM), situé près du cimetière du Bois-de-Vaux. Il va à l'école et commencera bientôt un apprentissage. Il est arrivé en Suisse il y a deux ans.

Né au Mali, Mamadu est parti très jeune en Gambie avec son père. Il dit ne « jamais avoir vu » sa mère, morte au Mali. Son père décède à son tour – « je croyais qu'il était parti en voyage, mais il n'est jamais venu et j'ai compris ». Mamadu vit alors avec une sorte d'oncle et sa famille. « Mais je ne me sentais pas bien avec eux. Trop de souffrances. Parfois, je dormais dehors. Je ne voulais pas revenir. J'ai décidé un jour de partir, j'avais 13 ans. Eux s'en fichaient. » On ne l'interrompt pas. Il reste pudique sur les raisons précises de sa fuite. Il a d'abord été au Sénégal, où il a travaillé pendant quelques mois avec un Tunisien qui tenait un magasin, puis est parti avec lui jusqu'en Tunisie. « Le Tunisien m'a ensuite arrangé le trajet en bateau jusqu'en Espagne. Je ne sais pas s'il a payé, mais moi pas : je n'avais pas d'argent. »

Mamadu raconte la suite : sept jours en mer – « la machine s'était cassée ; les passagers ont commencé à avoir des attitudes bizarres » –, l'Espagne – « je ne connaissais pas le nom du pays, je ne savais pas où j'étais » –, sa rencontre avec une personne qui l'a emmené jusqu'en France, son passage de la frontière en Suisse caché dans la voiture d'un « Blanc » – « il n'a pas voulu me dire qui il était vraiment, car il savait qu'il n'avait pas le droit de faire ça ». A Genève, Mamadu comprend qu'il doit aller à Vallorbe, où se trouve l'un des cinq centres d'en-

registrement pour requérants d'asile. « Dans le train, j'ai vu un Africain. Il allait au même endroit que moi, cela m'a rassuré », glisse-t-il.

Logé avec des adultes dans ce centre de 240 places, on lui dit après deux semaines qu'il doit aller à Lausanne, dans le foyer pour MNA. On lui donne un billet de transport, une carte, et voilà Mamadu lâché dans la nature. « J'ai fini par trouver l'endroit, mais je ne savais pas lire une carte ! » lâche-t-il, un gros sourire aux lèvres.

Mamadu a peu d'amis et se sent parfois « triste ». « Des fois, je me pose trop de questions », dit-il avec son accent chantant. « Pourquoi je suis ici, pourquoi je n'ai pas de famille, comment ce serait au Mali... ». Il est passé rapidement sur ses pérégrinations, a occulté certains épisodes que l'on imagine glauques, n'a pas le même souci chronologique que le journaliste qui l'interroge. Oui, il se faisait battre dans la maison de son « oncle », finira-t-il par lâcher.

« C'est ça que j'ai fui. On ne me laissait pas souvent à manger non plus. Il y avait un grand plat commun et on m'appelait quand tout était fini. » Plus confiant, il ajoute : « Après, quand j'étais seul, on m'a encore tapé un milliard de fois. Parce que je dormais des fois dans les voitures des gens. Et que je volais pour manger. Mais c'est normal ! » Mamadu revient sur son départ du domicile « familial », l'air grave : « Il fallait que je parte avant que je blesse quelqu'un avec un couteau. » Il parle aussi de ses maux de tête qui ne le lâchaient pas pendant son errance. Des crises de malaria. Et dit, en évoquant Dieu, qu'il n'a pas peur de la mort. Elle arrivera quand elle devra arriver.

Une tasse cassée, des accusations jugées injustes et la bagarre peut rapidement prendre au foyer lausannois de l'EVAM pour ces jeunes déracinés. Mamadu détaille l'incident de la tasse survenu le matin même, qui l'a mis en colère. Il nous tend son permis bleu : il est au bénéfice d'une admission provisoire. Mamadu reçoit 21 francs d'argent de poche par semaine et François Burland lui donne quelques sous quand il vient travailler avec lui. Le sculpteur l'a aussi aidé dans ses démarches pour trouver une place d'apprentissage. « Ces petits gars-là, aux parcours atypiques, sont doués, ce sont des petits rois de la survie. Ils apprennent tout très vite. Mais ils parlent très peu de leur passé ensemble », glisse François Burland, le temps d'une pause. « C'est étonnant, non ? »



Photographie Nadja Kilchhofer & Romain Mader

Après une heure et demie d'efforts, la bombe atomique en fibre de verre est montée. Alaï, coupe de cheveux moderne, faux diamant dans l'oreille et jeans taille basse, peut se reposer. Regard noir de petit caïd, mais yeux doux. Comme Mamadu, il a 17 ans. Mais contrairement à lui, il a reçu son permis de réfugié et est logé dans une structure à Nyon. Il vient de Guinée-Bissau, est depuis deux ans en Suisse. Son histoire à lui est celle d'un jeune élevé par son oncle, qui n'a pas connu ses parents. Un jour, son oncle le met dans un bus direction Dakar, pour le confier à un maître coranique. Alaï : « Ce n'est pas ce que je voulais faire. » Comme beaucoup de petits disciples de maîtres coraniques sénégalais, il subit une éducation stricte, est forcé à mendier, se fait battre s'il ne ramène pas d'argent. Alaï montre une cicatrice au bras : il a été brûlé à l'eau bouillante, à cause de la violence de son « maître ». Il décide de fuir. Comme Mamadu, il se débrouille, erre pendant des mois de pays en pays, trouve parfois des personnes qui l'aident, l'hébergent, lui donnent à manger. Il parle peu des gens rencontrés. Il finira par partir en Espagne depuis le port mauritanien de Nouadhibou, très prisé par les migrants prêts à tout pour atteindre l'eldorado européen.

Combien de temps a duré la traversée ? Alaï ne le sait pas. « J'étais très malade, pas bien du tout. J'ai vu des choses que je ne devais pas voir. » Il reprend : « J'ai perdu conscience. Je ne sais pas combien de temps a duré cet enfer. Un jour, je me suis réveillé. J'ai ouvert les yeux et j'ai vu de grands immeubles. J'étais en Espagne. Des gens de la Croix-Rouge s'étaient occupés de moi. » Comme Mamadu, il poursuivra sa route, une fois rétabli. « Jusqu'à ce que

je trouve quelqu'un qui m'aide. » Pour finir par se retrouver à Genève. « Quand j'ai entendu quelqu'un parler portugais [la langue nationale de Guinée-Bissau], je me suis dirigé vers cette personne. Elle m'a dit où j'étais, qu'il fallait partir rapidement à Vallorbe, sinon les policiers allaient m'attraper, car j'étais en situation illégale. C'est ce que j'ai fait. »

L'Office fédéral des migrations (ODM) ne traite pas les requérants mineurs avec plus d'indulgence que les adultes. Mais, comme le retour au pays peut s'avérer « problématique », « un très grand nombre de MNA se retrouvent au bénéfice d'une admission provisoire, alors même que leur demande d'asile a été rejetée », précise l'office. L'ODM attend parfois que le requérant ait plus de 18 ans pour rendre sa décision. Les conditions d'accueil des MNA en Suisse sont régulièrement dénoncées : ces jeunes sont souvent logés avec des requérants adultes, sans encadrement spécifique, avec, parfois, des tentatives de suicide et des disparitions à la clé. Les structures exclusivement pour MNA, comme celle de Lausanne, restent rares. A part Vaud, elles se comptent sur les doigts d'une main. Il y a notamment le foyer du Rados, en Valais, et un centre spécifique du côté de Zurich.

Dans quelques mois, Mamadu et Alaï auront 18 ans. François Burland : « Ces gosses ne me doivent rien. Je serai toujours là pour eux, j'étais là à un moment de leur vie, mais je comprendrais tout à fait qu'ils finissent par s'éloigner. » Pour l'instant, cela ne semble pas vraiment faire partie des plans des deux adolescents.

Valérie de Graffenried  
Le Temps, 31 mai 2014

# A Tank in a Bank

**By Jove !, dans la famille des pactes faustiens contractés, je ne peux que me demander si le monde post-soviétique, en contrepartie d'avoir gagné la guerre froide, n'a pas négocié son sens de l'humour et son jeu de la dérision et de la nuance.**

– Allez, je t'offre tout cela de bon cœur (si si ça me fait plaisir), et en bonus, tu peux encore faire un vœu, demande-moi ce que tu veux ! dut affirmer Méphistophélès hilare de savoir que ce vieux coup fonctionnait encore, qu'il suffisait de toucher l'orgueil pour convaincre les hommes.  
– C'est vrai ? Tu ferais renverser ces mal-lunés des Spoutniks ? Top-là ! Et pour le bonus, j'aimerais bien honorer la mémoire de Joseph McCarthy et poursuivre sa « chasse aux sorcières », tu penses qu'on arriverait à faire que chacun reste à sa place et qu'un coco et qu'un caca ne se mélangent pas ?  
– Top, tu signes là mon lardon...

Je crois que c'est à peu près comme cela, – aux historiens de peaufiner les détails – que la scène a dû se produire. Dans l'odeur de soufre et de kérosène poivrée, quelques grues haut-perchées ont dû signer ce pacte de prétendue « lucidité ». Les imbéciles, ils ne savaient pas dans quels miasmes ils nous emportaient. La première décennie suivant la chute du Mur, ne fut pas si catastrophique que cela. Le suicide de Kurt Cobain en 1994 en est peut-être l'élément le plus marquant. Celui qui galvanisa une mélancolie profonde, esthétique, tiraillée entre la nostalgie et l'euphorie

de la victoire. Mais qui hélas perça l'abcès qui devint *vacuum* et importa dans le monde du vide venu de nulle part à prix soldé; c'était convenant en plus d'être convenu. Les décennies qui suivirent ne furent que tentative de tapisser le fond de poisse pour tenter de s'en sortir. On vit émerger ainsi la Télé-réalité et les émissions de cuisine *ad nauseam*, les philosophies de la postmodernité devinrent des marques commerciales, et surtout on inventa sans brio le monde repolarisé de toutes pièces – montable et démontable à souhait comme des meubles Ikea, à chaque fois plus fragiles. Et dans ce sillage *advint* fatalement le 11 septembre qui redéploya les frontières. La frontière, au sens premier, c'est l'armée que l'on a en face de soi. Et comme depuis lors la menace semble être partout, jamais n'a-t-on été autant cloisonnés dans nos représentations de soi et de l'autre.

Depuis?... Depuis, je crois que la machine s'est bien rôdée. On fait mine de s'extasier, de s'intéresser, on répète des slogans politiques comme une vieille liturgie, un *habitus* de classe; il n'y a même plus besoin de ficher les gauchistes. François Burland et le directeur d'une grande banque suisse implantée dans la place l'ont expérimenté. Dans le régime du « couleur non nuance » qu'énonçait Gaston Cherpillod, une banque autant qu'un artiste ne peut sortir de son cadre préconçu. Les registres ne peuvent toujours pas se mélanger ouvertement. Une banque se doit de rester « sobre, bourgeoise et protocolaire ». Un artiste étiqueté « Front de gauche », car il faut bien une catégorie à lui imposer, se doit de rester contestataire et ne peut collaborer avec un des

symboles de l'économie de marché globalisée. Dans cette optique, le monde des conceptions se doit de rester figé. Personne ne doit se réinventer. En tout cas pas le discours politique ni économique. Notre époque n'est autre que le Pompéi de la lutte des classes et de la lutte contre la lutte des classes *ad aeternam*. Pour se rassurer, il y a le proverbe fixiste suivant : « chacun bien à sa place et tout restera à sa place », proverbe de vacuité dans un siècle où les tautologies seront souveraines.

Mais après la conclusion, les faits, qu'en a-t-il été ? Que donc a été cette « affaire » qui tend à prouver que nos rictus ne se sont pas soulevés depuis bien longtemps ? Ce n'est rien de grandiloquent, simplement en 2012 la grande banque suisse en question commandite une exposition à Burland pour son hall d'entrée. Ce dernier accepte le projet et y voit l'aubaine d'avoir le financement pour la construction d'un tank soviétique en boîtes de conserve grandeur presque nature; il faut garnir son panthéon imaginaire.

Après une livraison épique et punk dans une bétailière lancée depuis le Lot-et-Garonne, « un T-34 qui ressemble plutôt à un char Renault » campe finalement dans le hall d'entrée de la banque. Une menace ? Une résurgence du passé ? Peut-être... Du moins, de la banque comme d'une fourmilière, on ne sait qu'en faire. Le directeur, assumant sans imprécations sa commande à Burland, donne ses instructions. Le tank se trouvera là, et puisque son canon doit bien pointer quelque part, il pointera vers la banque rivale de la place. A ce stade, la transgression comique devait s'emparer de la situation et nous faire rire, ressentir et réfléchir.

Le tank est à découvrir à Meyrin



Pourtant, les plus tenants d'une ligne anti-communiste des premières heures affirmeront qu'ils ont vu de leurs yeux ces tanks – en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Roumanie... –, qu'ils en ont récité des rosaires pour faire tomber le Mur. Que la menace a été réelle. *Ce n'est pas drôle !* Les autres accuseront – à juste titre peut-être – l'artiste de s'être corrompu, de s'être maqué avec la finance internationale, ces « chiens » et ces « matons » d'en face qu'il est de bon ton de déshumaniser, cela aide la cause paraît-il...

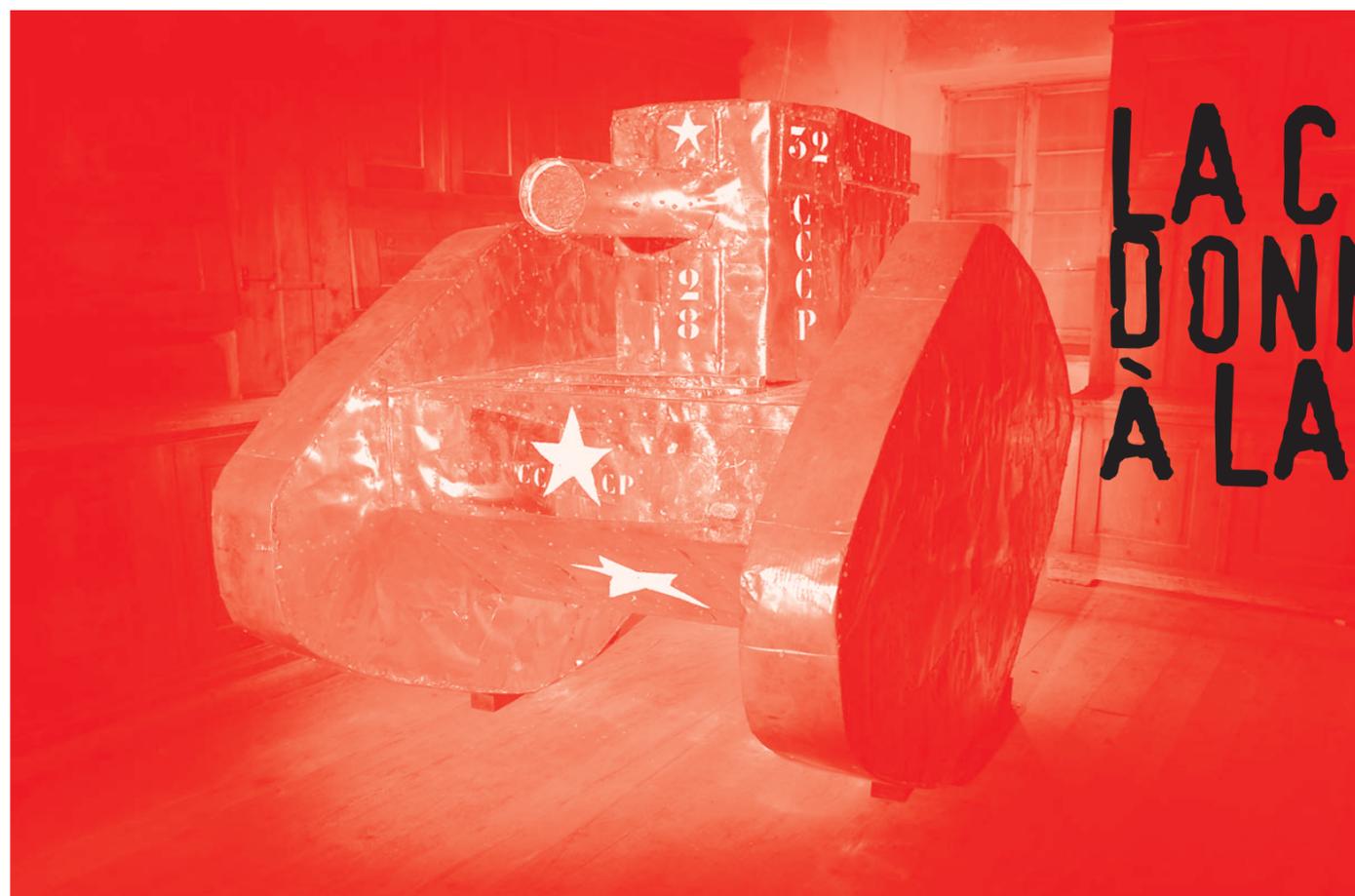
La suite des événements donnera malheureusement raison à ces deux ténors. Là où des clients de la banque y virent de l'art, ou n'y virent rien d'intéressant, s'en amusèrent en se prenant en photographie devant le tank, d'autres s'en offusquèrent. Menacèrent de retirer leur argent. Des journalistes trop heureux de pouvoir « casser de la banque » si facilement alors que celle-ci connaissait des difficultés médiatiques voulurent faire de la polémique. Pris de panique, la fourmilière s'agita elle-aussi. Il fallut quinze

jours d'exposition pour qu'il soit décidé que le tank soit bâché et rangé. Son canon était désarmé, le symbole l'était un peu moins; vingt-cinq ans après la chute du Mur, toujours aussi vivace, le satané symbole devenu archétype.

Dans ce bazar post-soviétique, tout le monde a-t-il chuté dans le sérieux et le bienfondé ? Non, quelque vingt-cinq ans après ce « pacte faustien », Burland et d'autres complices zélés font de leurs irréductibilités une insoumission poétique. Ils ont tenté et tentent encore de décloisonner les catégories. De décalotter les certitudes et les imaginaires. D'user jusqu'à la rouille ces inlassables slogans et symboles comme on use la semelle d'une chaussure jusqu'au trou. De concilier les inconciliables et de peupler le monde d'hybrides afin de nous permettre de penser à de nouveaux possibles floraux.

*Le monde n'est que plus riche d'avoir un diable, aussi longtemps qu'on se tient debout sur sa nuque.* (William James)

Alexandre Grandjean  
Editeur-anthropologue



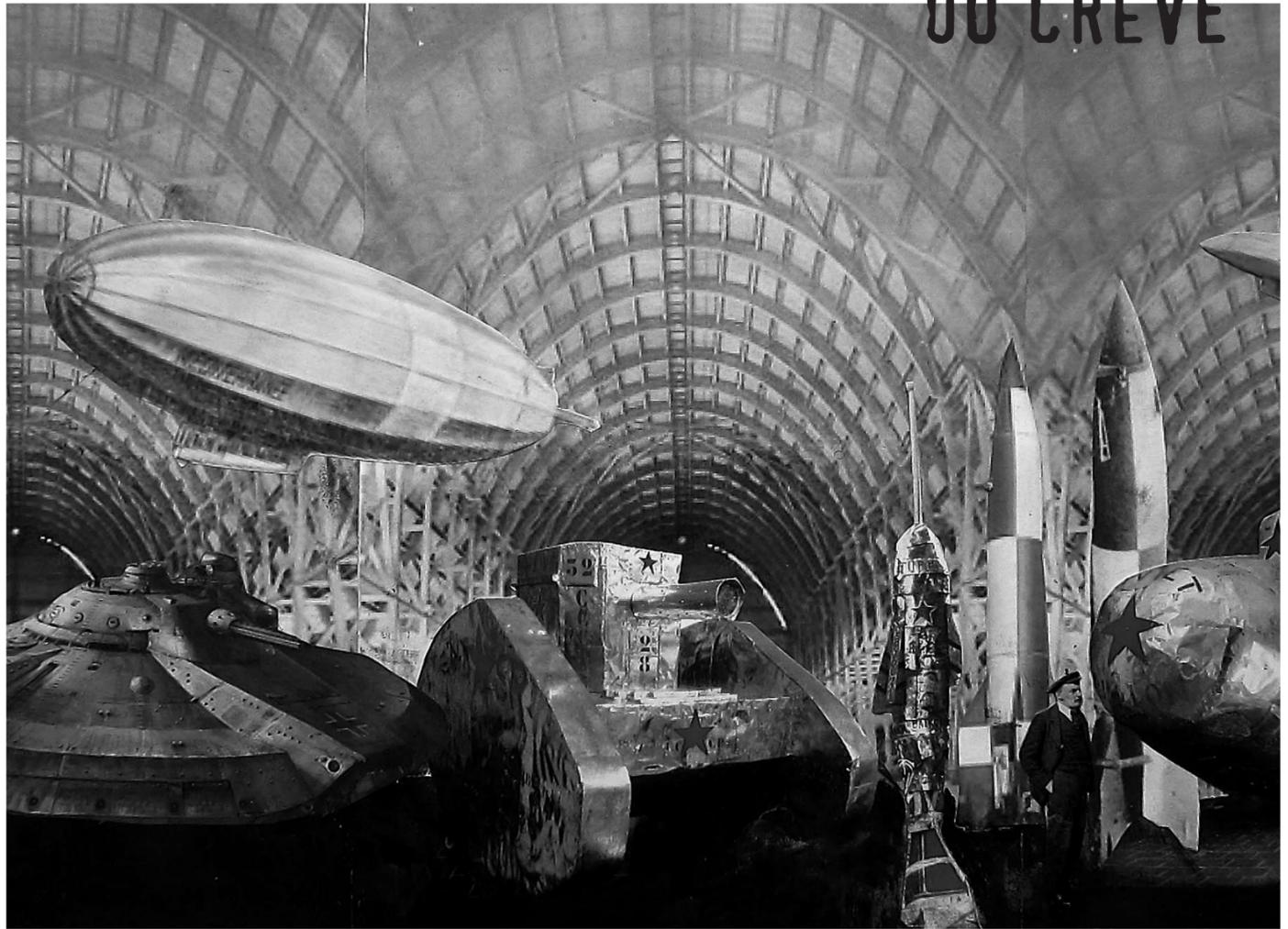
LA CULTURE  
DONNE MAL  
À LA TÊTE

# Le livre de bord de François Burland

PRÉAVIS  
DE GUERRE  
GRÈVE  
OU CRÈVE

Une caravane attend son heure, un sous-marin jaillit de la terre comme une taupe en furie, une flotte d'avions russes bourdonne dans le ciel. Le village de Castelmoron-sur-Lot n'est qu'un grand chantier. François Burland vient de lancer comme une boutade le projet de fabriquer un sous-marin géant.

Par un enchaînement des plus improbables, une équipe se forme autour du dément, un ancien du sommet de Davos lassé de cirer les pompes à l'oligarchie fera l'armateur, un cousin français, paysan, spécialiste du ramassage des fruits propose son savoir-faire pour la fabrication. S'adjoint une armée de petites mains motivées par l'aventure autant



que par la curiosité pateline vis-à-vis de la catastrophe inéluctable. Burland ne rassure personne, qui confie à qui veut bien l'entendre qu'il est dans le couloir de la mort. Il est coutumier de ces déclarations. A peine évoqué, son projet a déjà pris corps, se nourrissant de sa propre énergie, renvoyant son concepteur à son propre déni, comme mû d'une frénésie de canard au cou tranché.

Posant ses petits sous-marins rouges dans le ciel de Castelmoron, l'artiste imagine un début de journal dessiné qui viendra accompagner *mezza voce* l'épopée ferrailante de son *U boat* bordelais. L'affaire est logique, Burland a passé son enfance sur les rives du Lot, dans ce village autour duquel 600 familles suisses se sont installées après la guerre de 14. Protestants, intégristes, parpailots, racistes anti-espagnols, cocos,

cathos, Arabes et Chinois ont posé leurs valises dans le Lot-et-Garonne. En 1956, plus de mille harkis indochinois et eurasiens ont débarqué à Sainte-Livrade, après la signature des Accords de Genève qui mettaient fin à la présence française en Indochine.

La structure du sous-marin est montée dans la ferme du cousin Georges. Burland rend les armes devant le génie manuel du paysan et s'occupe des affaires collatérales. Des photos sont prises, innocemment naturalistes. Les personnages posent à peine. Développées, puis collées, assemblées, repeintes au Néocolor, rephotocopiées, recollées, parfois déchirées et jetées, les 40 peintures niquent les techniques informatiques les plus pointues. A peine sorti d'une série sur la guerre où il a commencé d'explorer ces assemblages hybrides, Burland peaufine. Les coulisses du chantier sont un «chemin des Dames» post-photoshop. Georges est là, coiffé de son béret, la villa mauresque transformée en mairie, le portail d'entrée du ranch lotois, les arrière-plans encombrés de la ferme, et l'escadrille des sous-marins volants. Il y a aussi Amina et Adouma, les deux ouvrières agricoles qui vont riveter, clouer, et assembler le squelette.

Burland cite toujours, renaît de ses cendres, retombe sur ses

pattes, recycle, met en abyme et nourrit de ces processus conflictuels son tableau à effets. Spectateur attentif en marge de son chantier naval, il assiste tétanisé aux logiques de désindustrialisation et de croisade immobilière. Sentinelle furtive, ses errances accompagnent la nuit qui se déchire. Levé avant l'aube depuis trente ans, ses images sortent du lit. Très influencé par les collages d'Henry Darger, le portier dévot d'un hôpital de Chicago dont on découvrira à sa mort les *Vivian Girls*, 15 000 pages d'une épopée où des petites filles sirènes hermaphrodites traversent une guerre de Sécession sanglante, Burland reconnaît son tribut. «Darger m'a influencé, quasiment squatté pendant de longues années, comme le peintre Louis Soutter.» Darger, le reclus américain, Soutter, le musicien suisse aliéné qui finit en trempant ses doigts dans la peinture, les filiations avec les auteurs d'Art brut sont évidentes, et aussitôt contraignantes. «Ce n'est pas parce que je suis passé par là que j'y suis toujours» précise-t-il. Comme le chat d'*Alice au pays des merveilles*, il est déjà ailleurs.

Burland a six ans et reste médusé devant l'installation de Jean Tinguely dans le cadre de l'Exposition nationale, en 1964, à Lausanne. «La machine à drainer vers le haut», plus tard rebaptisée

*Eurêka*, est «totalement inutile, non digestible, et n'a d'autre objectif que de faire rire ou pleurer le paysan, le prolo, ou le profane» dira Tinguely. «J'étais dans un état de stupeur» se souvient Burland, «il arrivait en plein idéal moderniste, dans un pays au sommet de son savoir-faire en matière de machines-outils, de montres, ou de moteurs de bateaux, et il faisait tourner des roues de remonte-pentes dans le vide».

Après Tinguely qui fabriquait des machines qui ne servaient à rien mais fonctionnaient, lui fabrique des machines qui ne fonctionnent même plus. «Il n'y a aucun intérêt à fabriquer des trucs qui marchent. Tout le monde sait faire ça en Suisse. C'est beaucoup plus dur pour nous de fabriquer quelque chose qui ne marche pas.» Après des siècles de progrès, les tanks, avions, fusées, bolides terrestres et sous-marins atomiques de François Burland ne se propulsent pas à la même énergie fossile que leurs vieux frères. Rehaussés de sigles soviético-kitsch, leur message symbolique heurte plus que jamais la bien-pensance helvète.

En visite à Bordeaux, «dernière escale avant l'Afrique, l'Amérique et le monde moderne», François Burland cherche un lieu abrité qui pourra accueillir la construction du sous-marin, dont la structure conçue par Georges Favre est facilement démontable. Géré par une association d'insertion dans le cadre d'un partenariat avec la mairie de Bordeaux, le Garage Moderne répare les vélos mis en libre accès en ville. Les membres de l'association peuvent aussi apprendre les rudiments de la mécanique, et entretenir leurs propres véhicules. Le lieu est immense, héritier d'un complexe industriel du début du siècle. Au plafond d'énormes palans montés sur des rails. Au sol de longues glissières traversent tout le bâtiment. Burland installe ses outils, les plaques de métal qui

viendront enrober le squelette en bois, et monte sa structure. Coutumier de la débrouillardise, il casse parfois un liteau sur son genou afin de l'amener à la bonne dimension, dans la stupéfaction des ouvriers qualifiés et l'offense aux ajusteurs et fraiseurs morts sur l'autel du «travail bien fait». *L'Atomik Submarine* ne dépareillera pas. Sur les pancartes d'une manifestation de 1934 on lit «contre la féodalité financière» et «contre le chômage et la misère». Burland sait, quand il assemble son sous-marin, que des générations de chaudronniers et de métallos le surveillent.

Entouré de rues aux noms hérités de l'époque coloniale, l'atelier retrouve cent ans après sa vocation première de chantier naval. La coque du sous-marin sera constituée d'un assemblage de rebuts et de chutes de fer blanc provenant d'une usine de boîtes de conserve du Lot-et-Garonne. Un Suisse construit un sous-marin près des bassins à flots.

Pendant les trois mois de construction du sous-marin, et la constitution de son livre de bord, François Burland oscille entre poétique géographique et remontée du temps, comme il l'a toujours fait, des *Baleines du Ténére* au *Nouveau Palais du facteur Cheval*.

Au printemps 2011, en pleine construction du sous-marin, eut lieu l'accident de Fukushima et Burland ainsi que tous ceux du quartier sortirent pour voir passer «le nuage». Seules des oies migratrices remontant vers le nord caquetaient dans le ciel. L'adjectif «atomique» du sous-marin eut pendant quelques heures moins fière allure. «Les images sombres, les travellings très noirs ont été réalisés après l'accident» indique l'artiste, qui préparait au même moment une autre exposition incroyablement prémonitrice: *After the apocalypse*.

Philippe Lespinasse  
Réalisateur de documentaires

# Atomik Magik Circus

**Une aventure interstellaire à découvrir à La Chaux-de-Fonds sous forme d'installations monumentales, de photographies et de vidéos.**

Au début des années 50, voyager au-delà de la Terre semble tenir plus du fantasme que de la réalité. Pourtant, dès 1957, les gouvernements de l'URSS et des Etats-Unis, en pleine guerre froide, comprennent la conquête spatiale comme un enjeu majeur pour démontrer leur supériorité réciproque. Les années 60 marquent une forte compétition technologique entre les deux gouvernements. Débutant en 1957 avec Spoutnik-1, le premier satellite artificiel de l'Histoire, elle a rapidement pour enjeu les vols habités et l'envoi d'un homme sur la Lune. Si l'URSS renforce son prestige le 12 avril 1961 en envoyant Youri Gagarine effectuer un vol autour de la Terre, c'est Neil Armstrong qui, le 20 juillet 1969, posera sa capsule dans «la Mer de la Tranquillité», faisant de lui le premier homme à marcher sur la Lune.

En Suisse, le petit François Burland n'est pour sa part pas tranquille du tout; son imagination circule à la vitesse Mach 18, et les images de la guerre froide lui parviennent comme une menace constante, cristallisant sa mémoire vive sur les images de la conquête de l'espace et des mers. Voulant avertir les gouvernements de sa riposte soudaine, et fort d'une neutralité toute helvétique, François Burland crée des fusées, des zeppelins, des soucoupes volantes condamnés à ne jamais voler, puisqu'ils ne sont que ses jouets construits à partir de matériaux recyclés.

Mais l'artiste, une fois devenu adulte, n'a pas dit son dernier mot: convaincu de l'ironie de cette course spatiale, il se dédie très vite à la réalisation du projet bien nommé *Atomik Magik Circus* qui ne comporte pas moins de trois fusées, une soucoupe volante, un spoutnik, un zeppelin silencieux ainsi qu'un sous-marin long de 18 mètres.

Pris d'assaut par tant de travail, le général Burland, comme en temps de guerre, appelle aux renforts pour consacrer son projet pharaonique: faisant une sélection naturelle, c'est sans hasard qu'il associe les guerriers



Photographies Nadja Kilchhofer & Romain Mader

de l'espace Romain Mader et Nadja Kilchhofer qui veulent, quant à eux, offrir à la Russie l'exploit qu'elle s'est fait voler par Neil Armstrong lors de son alunissage en 1969. Inspirés par la propagande américaine réalisée aux USA durant la Deuxième Guerre mondiale, c'est sans appel qu'ils répondent positivement à ce nouvel allié. Soutenus par la société Baysersky, ils se rendent avec une vingtaine de surhommes et de surfemmes sur la planète Aliona 3 pour y procréer une nouvelle civilisation. Mais ils se trouvent être condamnés à séjourner sur cette planète aux propriétés homéopathiques qui verra très vite le désintérêt de la société. Dans ce contexte hostile et frustré par l'absence d'extra-terrestres, Dimitri devient fou! Il crée des vestiges d'une civilisation passée et se déguise en homme vert comme pour se rassurer et créer sa propre rencontre du troisième type. En direct d'Aliona 3, Sergeï raconte, pour sa part, son épopée et sa facilité à séduire l'entière du charter féminin qui erre désormais sur cette planète. «Je suis ravi d'y habiter, c'est le paradis ici!» raconte, décomplexé, l'éta- lon russe.

**Corinna Weiss**  
Directrice artistique de  
*QUARTIER GÉNÉRAL*

## **Atomik Magik Circus**

François Burland, Nadja Kilchhofer, Romain Mader, avec la complicité de Max Fontannaz, scénographe  
**du 20 février au 30 avril 2015**

## **QUARTIER GÉNÉRAL**

Les anciens abattoirs  
Rue du Commerce 122  
2300 La Chaux-de-Fonds  
[www.q-g.ch](http://www.q-g.ch)



**DÉBRANCHE LA TÉLÉ  
REBRANCHE  
TON CERVEAU**

# 11 questions à François Burland



## 1. As-tu une définition de l'art ?

Je suis incapable de faire ça. Je ne suis pas Thomas Hirschhorn. Je n'ai pas de baratin. Je n'en ai aucune. Surtout aujourd'hui. Ah oui, peut-être celle-ci : l'art, c'est une posture dans la vie.

## 2. Ton premier souvenir de slogan ?

« Marche ou crève ». Le slogan c'est comme la boxe, ça marche comme une évidence. C'est un monde en soi, une image. Ça peut être aussi un mensonge, de l'arnaque de saltimbanque. En fait, même si tu ne comprends pas, tu comprends.

## 3. Tu te sens un cannibale de l'art ?

Oui, je me sers de tout, pour me tirer de là. Là, c'est moi. Avec le temps, je n'ai même plus envie de me trouver. Je suis perdu et ça n'est pas grave. J'en reviens à Cormac McCarthy et son idée de frontière. Pour lui, le monde n'a pas de noms, c'est parce qu'on est perdu qu'on nomme les lieux, parce qu'on se sent perdu. Cannibale oui, mais dans les deux sens, je me laisse aussi dévorer !

## 4. Tu aimes la loi des séries, pourquoi ?

C'est le confort d'une obsession. A chaque fois que je crée, ça n'est jamais comme je veux, la série sert à des réajustements sans fin, je peux rectifier tout en créant, en produisant. Avec la série, je suis tranquille pour un moment,

c'est une vraie respiration avant le prochain saut à l'élastique.

## 5. Atomik, tu mets ce mot partout, pourquoi ?

On est dans l'ère atomique, et puis j'adore le film *Docteur Folamour*. Quand j'étais ado, j'étais plutôt baba et les punks n'arrêtaient pas de nous narguer avec des slogans comme « le nucléaire, c'est super ». C'est quand même fou ce mot Atomik, j'adore. Comme les skis Atomik.

## 6. L'enfance, un réservoir d'inspiration sans fin ?

On n'en sort pas de l'enfance, sans être nostalgique, ça n'empêche pas d'être un adulte. Je crois qu'on fait avec toute sa vie. Je suis pour l'émerveillement.

## 7. Tu es un militant déserteur ?

Surtout un déserteur. Je ne me suis jamais engagé dans une cause, je suis terrifié par les chapeaux. Quand je vote à gauche j'ai honte, à droite je ne peux pas, les anarchies me gonflent.

## 8. L'art, une arme ?

Oui, mais on ne peut pas tuer pour l'art.

## 9. A quoi rêves-tu encore ?

Je rêve d'une cabane au haut d'une montagne, d'une source, d'un peu de forêt et de ma belle. Je n'ai plus de rêve, j'ai une vie tellement géniale. Je ne me souhaite rien d'autre que ce que je vis. En fait, pendant longtemps,

la peinture m'a aidé à me cacher, c'était un paravent pour me protéger du monde. Je me trouvais en circuit fermé ; aujourd'hui peu m'importe d'avoir une œuvre à moi, de laisser une trace, je préfère vivre des trucs ; l'art du coup est un beau prétexte à ces aventures humaines.

## 10. Graver, dessiner, assembler. Et peindre alors ?

J'ai complètement oublié, ça ne m'intéresse plus. Je préfère aujourd'hui travailler avec ce qui existe. Je suis entré dans la planète internet, je m'y sens bien, parce que je suis perdu, ça m'emporte. J'ai l'impression de vivre une époque comme la Renaissance, même si j'appartiens au Vieux Monde, je goûte à ce qui se passe, et à comment les choses se font avec les moyens et les liens d'aujourd'hui.

## 11. La tendance de l'air du temps, c'est le mariage entre le social et l'art, une solution pour toi ?

C'est ma solution, c'est ce qui me nourrit. Mais le mot social ne me correspond pas, s'il m'intéressait je serais entré dans cette profession ; là encore je me méfie des cases. Ce qui m'aimante c'est de faire ensemble, c'est beau. Que se passe-t-il quand les gens n'ont rien à faire ensemble et qu'ils doivent tout de même l'être ? C'est comme une caravane dans le désert, c'est miraculeux ou pas.

Entretien avec François Burland par Florence Grivel

## LE JEUNE MILITANT EST-IL SEXUELLEMENT TRANSMISSIBLE ?

### Un aventurier de l'art

L'artiste franco-suisse est né en 1958 à Lausanne. D'envergure internationale, il est connu pour ses nombreuses séries parmi lesquelles ses paysages de début du monde, ses guerriers à cheval sur l'échine de l'histoire, ses poyas détournées avec armillaires pas catholiques et enjeux cathodiques, et ses jouets de haute voltige bricolés, bariolés de slogans post-guerre froide. Parallèlement à cette foisonnante activité, le créateur développe des projets pharaoniques, associatifs et fédérateurs. Son travail a été de nombreuses fois primé. Il a été le lauréat 2013 du Prix FEMS (Fondation Edouard et Maurice Sandoz) pour le projet *Atomik Magik Circus* ; cette même année il reçoit le Prix de la Fondation Jacqueline Oyex. Bon nombre de catalogues, livres et films permettent d'approfondir la connaissance de son œuvre.

### Bibliographie

- 2014**  
*Atomik Magik Circus*, catalogue, Prix FEMS 2013  
*Du Pain pour les usines*, éd. Hélice Hélas
- 2011**  
*Poyas*, édition clandestin
- 2009**  
*Space Cowboy, les jouets*, collection art&fiction, éd. Niggli
- 2003**  
Erika Billeter, *François Burland. Au royaume du mythe et de la magie*, Benteli Verlag
- 1995**  
*Les baleines du Ténére*, éd. Rivolta

### Filmographie

- 2012**  
*Atomik Submarine*, film de Philippe Lespinasse et Andres Alvarez, 35'
- 2011**  
*Les poyas burlesques de François Burland*, film de Philippe Lespinasse et Fabrice Ferrari, 35'
- Les 5 saisons de François Burland*, film de Philippe Lespinasse et Andres Alvarez, 52'



## ATOMIK BAZAR

Journal manifeste autour de François Burland, artiste indiscipliné édité à l'occasion de l'exposition dans les galeries de Forum Meyrin, février-mars 2015  
Remerciements à la Collection de l'art brut à Lausanne pour le prêt d'œuvres  
Commissaires de l'exposition : Véronique Philippe-Gache, Thierry Ruffieux

Responsable de publication : Thierry Ruffieux  
Rédactrice en chef : Florence Grivel  
Ont collaboré à ce journal : François Burland, Valérie de Graffenried, Alexandre Grandjean, Philippe Lespinasse, Mathieu Menghini, Véronique Philippe-Gache, Corinna Weiss  
Photographies des œuvres de François Burland : François Burland, Murielle Michetti, Thierry Ruffieux  
Graphisme : Pierre Lipschutz, promenade.ch  
Impression : Moléson Impressions, Meyrin  
Tirage : 600 exemplaires, dont 100 numérotés et signés par l'artiste

Exemplaire n°